

Pour donner une forme à la vie

Carole Fréchette

20 ans!

Numéro 80, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fréchette, C. (1996). Pour donner une forme à la vie. *Jeu*, (80), 227–229.

Pour donner une forme à la vie

Vous me demandez : pourquoi la création ? J'ai envie de vous répondre : ça dépend du moment de la journée où je considère la question.

Le matin, je dirais sans doute : parce que c'est la plus belle chose du monde. Le matin, voyez-vous, je m'assois à mon bureau à neuf heures, j'allume mon ordinateur et, pendant quatre heures, j'essaie de trouver ce que dit Béatrice à Jean, ce que répond Jean à Béatrice. Je ferme les yeux, je les vois, elle avec ses longs cheveux qui descendent par vagues jusqu'à ses reins, lui, comme un prédateur, froid et menaçant. À côté de moi, le téléphone sonne, mais je ne réponds pas. Je reste avec Jean et Béatrice, enfermée avec eux dans la pièce close. Je me demande : comment s'y prendra-t-il pour la faire taire ? Elle parle tellement. Elle dit qu'elle a tout vu, tout vécu, elle l'interrompt constamment. Détestable Béatrice. Je le vois tout à coup qui lui enfonce un morceau de tissu dans la bouche, un foulard peut-être, un grand foulard de soie rouge qu'il roule en boule et pousse dans la bouche ouverte de Béatrice. Je la vois, elle, qui essaie de marmonner avec la soie rouge qui déborde de ses lèvres. Je me dis : oui, c'est comme ça qu'il la fera taire. Mais comment arriver jusque-là ? Comment ? J'entends le courrier qui tombe dans le portique. Je cours le chercher. Le courrier, c'est sacré. Tous les jours, le même espoir discret d'une lettre qui changerait ma vie. Une lettre de qui ? Un amoureux anonyme ? Un admirateur ? Un directeur artistique ébloui ? Je ne sais pas. Mais c'est toujours un compte Visa, ou bien une circulaire de Pharmaprix. Bon. Je retourne à Jean. Je me dis : il doit lui raconter une histoire. Quelle histoire ? Je cherche. Je laisse l'ordinateur, je prends mon cahier et j'écris n'importe quoi. Je regarde dehors, les arbres, les enfants. Une histoire. Je vais à la cuisine. Je mange un bol de Cheerios. Quelle histoire ? Je me rassois. Il me semble qu'il y a un couteau, dans cette histoire-là. Oui, un couteau. Et puis tout à coup je trouve un début. Je le relis trois fois. Oui, ça commence bien. Je suis contente. Je soupire. Je pense à la suite, à ce qui attend Jean et Béatrice. J'ai hâte qu'ils crient tous les deux, et que leurs corps se frappent. J'ai hâte au climax ! Je les vois, sur un plateau illuminé, qui s'emporent dans une musique fracassante, et ça fait du bien, il me semble. Si vous me demandez à ce moment précis : pourquoi la création ? je dis : parce qu'ils poussent sur ma peau, Jean et Béatrice, et quand ils arrivent à sortir, par les petits trous au bout des doigts, ça fait un plaisir incroyable.



Stéphanie Béliveau,
la Vie intellectuelle,
1996. Techniques mixtes
et collage sur toile,
160 x 145 cm.
Photo : Daniel Roussel.

Mais disons que vous me posez la question l'après-midi, alors c'est tout autre chose. L'après-midi, je relève la tête et je regarde le monde, dans les journaux, sur les trottoirs ou dans les allées du Pharmaprix. Les gens qui rament d'un chèque de paie à l'autre, ceux qui n'ont pas de chèque de paie, qui attendent un téléphone, une job, une bouée, mais qui n'attendent pas du tout que Jean et Béatrice se rencontrent sur une scène, qui ne vont jamais s'asseoir dans le noir pour regarder des hommes et des femmes se parler et se toucher dans la musique fracassante. L'après-midi, je discute avec mes pairs. On parle des coupures, du contexte, de l'horizon bouché. L'après-midi, je me penche sur ma société comme sur une mappemonde étendue à mes pieds. Je vois des océans de questions, des continents de problèmes et moi, quelque part au milieu, agitant mon drapeau minuscule dans la tourmente. L'après-midi je fais des appels. Avec une voix dynamique et convaincante, je dis : bonjour, je m'excuse de vous déranger. Je vends des pièces de théâtre. Oui, oui, je les fais moi-même. Seriez-vous intéressé ? J'ai un spécial deux pour un, cette semaine : un drame et une comédie. C'est un bon deal. Pensez-y ! L'après-midi, je fais des statistiques : j'additionne les chefs-d'œuvre de la dramaturgie mondiale aux quelques classiques d'ici et j'ajoute

toutes les pièces de David Mamet, puis je divise le total par le nombre de théâtres à Montréal. Je conclus qu'à trois ou quatre spectacles par année, ils peuvent tenir sans moi pendant des décennies. L'après-midi j'analyse, je comprends, je me débats et je paye mon compte Visa. Pourquoi la création, dites-vous ? Si vous me le demandez vers quatre heures, je réponds, avec un peu de vinaigre dans la voix : pourquoi, on s'en fout. La vraie question c'est : pour qui ?

Si vous m'abordez plutôt le soir, disons vers minuit quand ma fille est endormie, quand je suis toute seule dans ma chaloupe au milieu du salon, alors je prends votre main, je la mets sur mon cœur, je vous dis, tout bas : sentez-vous comme j'ai peur ? Des tempêtes à venir, du vide tout autour. Vous répétez : pourquoi la création, mais je vous parle de ma peau qui plisse, des jours qui passent et du climax qui n'arrive toujours pas. Si vous insistez encore, il se peut que je frissonne et que je murmure des choses vraiment noires : la création ne sert à rien et le théâtre encore moins. Toute cette agitation est ridicule. Seuls comptent le vrai et le concret : l'argent du loyer, une main à tenir, le sourire de ma fille. Si je me mets ainsi à sombrer, il ne faut surtout pas essayer d'argumenter ou me présenter des théories sur la nécessité de l'art dans la société. Non, il faut seulement me donner un morceau de fiction à gruger. Quelque chose de solide. Un bon roman par exemple. Disons de Joyce Carol Oates. Disons *Foxfire*. Je l'ouvre, et dès les premiers mots, je suis Madeleine Faith Wirtz de Hammond, New York, qui fonde avec Margaret Sadowski, surnommée Legs, et quelques autres filles paumées du quartier pauvre de Hammond une espèce de société secrète appelée Foxfire. Je suis là, dans ce petit monde étouffant de 1952, je vois les rues, les gens, j'ai 15 ans. Je tourne les pages avec fébrilité. Quelque chose va arriver, qui sera irréparable, je le sais. J'avance dans le roman comme on gravit une montagne, au début, lentement, en admirant le paysage, puis avec de plus en plus d'énergie, comme tirée vers le haut, pensant voir apparaître la cime à chaque tournant. Pendant que je lis, la vie n'est plus une succession de matins joyeux, d'après-midi difficiles, de nuits inquiètes, pendant que je lis, la vie est un chemin escarpé qui monte vers un sommet fabuleux.

Pourquoi la création ? Je referme le livre et je dis : pour le plaisir de l'ascension. Pour qu'une fille, pour qu'un gars, dans quelques années, s'assoient dans le noir et regardent Jean et Béatrice monter vers leur pic rocheux, ou plutôt pour qu'ils montent avec eux. Pour qu'ils soient persuadés, pendant deux heures, que la vie n'est pas un courant informe qui vous traverse et vous emporte. Pour qu'ils croient au contraire qu'elle a une forme définie, ronde, et pleine et bien dessinée et que toutes les paroles, tous les gestes, tous les petits événements qui la composent sont là pour une raison précise et convergent vers le même point culminant. Avant de m'endormir, je pense à cette fille-là, à ce gars-là qui attendent un téléphone, une chance, une job, qui attendent que l'amour les foudroie, qui sont tristes parce que les jours leur glissent entre les doigts, qui ont peur des tempêtes, du noir, du vide et je me dis : tant pis pour le contexte, tant pis pour le loyer, tant pis pour les chefs-d'œuvre de la dramaturgie, je continue ! ♦